

Ovide, adapté par Françoise Rachmuhl

16 nouvelles Métamorphoses d'Ovide



Flammarion jeunesse

*// La malheureuse Callisto
a beau supplier la déesse, voici que
ses bras se couvrent de poils,
ses mains s'allongent, munies de griffes
recourbées, sa bouche est une gueule
d'où sortent des grondements
terrifiants. Elle n'avance plus
qu'à quatre pattes. //*

Dès 11 ans

Les plus belles lectures du collège

Dans l'univers dépeint par Ovide, tout se transforme, objets, dieux et humains. Daphné devient un laurier, Callisto une ourse, des bateaux prennent vie... Récompense, punition infligée par les dieux offensés ou moyen d'échapper à un danger certain, la métamorphose est au cœur de ces textes poétiques et merveilleux, fondateurs de notre culture.

+ des informations à découvrir à la fin du livre

Illustration de couverture de Fred Sochard.

16 NOUVELLES
MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE

© Flammarion, 2010
© Flammarion pour la présente édition, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0815-2186-5

OVIDE, ADAPTÉ PAR FRANÇOISE RACHMUEHL

16 NOUVELLES
MÉTAMORPHOSES
D'OVIDE

Illustrations de Fred Sochard

Flammarion jeunesse

INTRODUCTION



La vie d'Ovide

Ovide a vécu à la charnière de deux époques puisqu'il est né en 43 avant Jésus-Christ et mort en 17 après Jésus-Christ. C'est un tournant entre deux siècles ; entre deux mondes, le monde païen et le monde chrétien, et, plus précisément à Rome, entre deux régimes politiques, la République et l'Empire.

Ovide connaît dans son enfance une période de troubles ; la guerre civile fait rage. Jules César a été assassiné l'année précédant sa naissance. Octave et Antoine se disputent le pouvoir suprême. Vainqueur de son rival à la bataille d'Actium, Octave règne ensuite sous le nom d'Auguste ; il est le premier empereur. Les Romains retrouvent la paix et croient à un autre âge d'or. Tous les poètes de cette époque – dont Virgile, le plus grand d'entre eux, l'auteur de l'*Énéide* – célèbrent à l'envi le nouvel empereur.

Mais lorsque Ovide atteint la maturité, une certaine désillusion s'est emparée des esprits.

Nous ne connaissons pas tous les détails de la vie d'Ovide. Nous savons qu'il est né dans une ville de province, au centre de l'Italie, au sein d'une famille de petite noblesse.

Il suit à Rome d'excellentes études. Il apprend les règles de l'éloquence mais refuse de faire carrière dans la magistrature. Il s'intéresse surtout à la poésie. « De lui-même le poème venait... Tout ce que je tentais de dire était en vers », écrira-t-il plus tard.

Comme c'est la coutume pour les fils de bonne famille, afin de parfaire son éducation, il part en Orient, avec un ami d'origine grecque. Ils visitent la Grèce, parcourent l'Asie Mineure, se rendent à Ilion, la cité reconstruite sur les ruines de Troie, vont en Crète et s'attardent en Sicile, fascinés par le spectacle grandiose de l'Etna en effervescence. Ovide se souviendra des paysages entrevus au cours de son voyage et des œuvres d'art, monuments, peintures, sculptures, qu'il a pu contempler ; ils serviront de cadres et de modèles aux personnages dans les *Métamorphoses*.

Quand il revient à Rome, Ovide se lance dans la carrière des lettres. Il publie surtout des ouvrages légers, les *Amours*, les *Héroïdes* – lettres imaginaires d'héroïnes de la mythologie – et *L'Art d'aimer*. Sa tragédie, *Médée*, aujourd'hui perdue, connaît le succès. Il devient un auteur à la mode. On le juge agréable

mais dépourvu de profondeur. Pourtant, à cette époque, il entreprend une œuvre d'une tout autre importance : les *Métamorphoses*. En retraçant les transformations des dieux et des hommes depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Jules César, il a l'ambition d'égaliser Virgile, mort en 19 avant Jésus-Christ, et il espère que son poème pourra rivaliser avec l'*Énéide*.

Les *Métamorphoses* ne sont pas tout à fait terminées, mais déjà des copies circulent dans les milieux lettrés. C'est alors qu'en l'an 8 après Jésus-Christ il reçoit de l'empereur l'ordre de quitter Rome ; on ne sait pas pour quelle raison. Il doit laisser sa femme, sa fille, tous ses biens et partir en exil sur les rives du Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire. Il vivra jusqu'à sa mort à Tomes, dans l'actuelle Roumanie, un pays froid et lointain que les Romains trouvent barbare. Malgré ses suppliques, ni Auguste ni son successeur n'acceptent son retour à Rome. Avant de mourir, il écrit deux recueils aux titres significatifs, les *Tristes* et les *Pontiques*.

Les *Métamorphoses*

15 volumes, plus de 12 000 vers, 230 récits de métamorphoses, c'est l'un des plus longs poèmes de l'Antiquité et l'un des plus beaux, même si son

auteur n'a pu le réviser comme il le souhaitait. C'est « un volume orphelin de père... Le dernier coup de lime lui a manqué », affirme-t-il dans les *Tristes*.

Les *Métamorphoses* remportent un grand succès du vivant d'Ovide – succès qui ne s'est pas démenti au fil du temps. Au Moyen Âge, on considère l'œuvre comme un réservoir inépuisable de citations et d'histoires. À la Renaissance, grâce à l'invention de l'imprimerie, les éditions se succèdent. Et depuis, au long des siècles, les *Métamorphoses* inspirent poètes, peintres et musiciens. Elles font partie du patrimoine culturel de l'Europe et suscitent toujours un vif intérêt.

C'est qu'Ovide est d'abord un excellent conteur, vivant, varié, capable de prendre tous les tons, tantôt tendre, tantôt tragique ou amusé. Il sait tenir le lecteur en haleine, en interrompant une histoire pour en conter une autre, à la manière de Shéhérazade dans *Les Mille et Une Nuits*, ou bien en faisant intervenir dans un nouvel épisode un personnage déjà connu, ce qui établit des liens entre les différents récits.

Ovide connaît les êtres humains dans toute leur complexité. Ses héros sont en proie au doute, au regret, à la passion, à la folie. Grâce à lui nous pénétrons dans leurs pensées et dans leur cœur, nous partageons leurs sentiments, même si nous ne les approuvons pas.

Le thème principal de l'œuvre est évidemment l'amour, sous ses multiples aspects : non seulement

la passion destructrice, qui peut conduire à la trahison et au meurtre, mais aussi l'amour conjugal, peint avec la plus grande délicatesse. D'autres thèmes figurent, témoignant de la cruauté des hommes, tels que la chasse ou la guerre, tandis que la cruauté du destin se manifeste à travers le déchaînement de la tempête ou la propagation de la terrible épidémie dont souffrent les habitants d'Égine.

Quant aux dieux, si Ovide se plaît à narrer leurs aventures, comme la plupart des hommes de son temps il ne croit guère à leur divinité. Mais il a réfléchi aux grands problèmes de la vie. Il expose une philosophie inspirée par les penseurs grecs ou latins : l'univers est en permanente métamorphose, tout se transforme sans cesse, choses et gens, et l'amour est la force vitale qui préside à ces transformations.

C'est l'artiste – écrivain, sculpteur, musicien – qui est chargé d'exprimer ce monde en perpétuel mouvement et, dans une certaine mesure, d'agir sur lui. Les figures de Pygmalion, d'Orphée, de Dédale sont les porte-parole d'Ovide et nous invitent à réfléchir au rôle que doit jouer la création artistique.

L'adaptation

L'intérêt des *Métamorphoses* pour les enfants d'aujourd'hui n'est plus à démontrer. Non seulement

ce sont des histoires passionnantes, mais elles nous fournissent toutes sortes de renseignements sur la manière de vivre des Anciens : vie quotidienne, rites du mariage et du deuil, pratiques religieuses, voyages et combats. Si les épisodes se déroulent souvent à la cour des princes, les petites gens ne sont pas oubliées : paysans coupant des joncs dans les marais ou bergers s'occupant de leurs bêtes. Les *Métamorphoses* nous permettent aussi d'acquérir une meilleure connaissance de la mythologie, des attributs des dieux et de leurs rapports entre eux et avec les hommes. L'imagination n'est pas en reste : le texte offre un savoureux mélange de merveilleux et de réalisme.

Cependant, l'expérience montre qu'une traduction littérale, hérissée de mots compliqués, bardée de savantes références, semble incompréhensible aux jeunes lecteurs et les lasse vite. C'est pourquoi ce petit livre propose une adaptation de certains extraits de l'œuvre. Pour rendre le récit plus facile à suivre, j'ai souvent dû abréger, condenser, voire supprimer quelques longueurs, surtout dans les discours. La mythologie dans ses moindres détails était connue des lecteurs romains ; ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'ai simplifié les nomenclatures, exprimé en clair les allusions et, pour ne pas alourdir le texte de notes, incorporé parfois à celui-ci les explications indispensables.

J'ai pris soin cependant de respecter le mouvement de chaque épisode et le déroulement de ses différentes parties, le caractère des personnages, la tonalité du récit. J'ai conservé les détails expressifs. J'ai tenu aussi à présenter les textes dans le même ordre que dans l'œuvre originale, ordre voulu par l'auteur.

Enfin, mon souci a été de proposer aux lecteurs, à côté de légendes célèbres, des récits moins connus et d'offrir ainsi un vaste choix de métamorphoses : punitions données par les dieux offensés ou provoquées par un méchant destin ; récompenses aux humains qui le méritent ; ou bien transformations voulues par ceux-là mêmes qui les subissent, pour échapper à un danger certain.

Tel qu'il est, ce second volume des *Métamorphoses*, destiné à compléter et enrichir le premier, ne prétend pas à la perfection. Il voudrait seulement procurer aux jeunes lecteurs plaisir et profit, en leur livrant passage dans le monde d'Ovide, à la fois si étrange et si familier.

1. LE LAURIER D'APOLLON



Voici un joli conte qui explique pourquoi le laurier garde son feuillage luisant en toute saison et pourquoi, tressé en couronne, il orne la tête d'Apollon et il est offert en récompense aux athlètes et aux généraux vainqueurs.

C'était au commencement du monde, après le déluge¹, quand des hommes nouvellement créés repeuplaient la terre. Sous l'effet de la lumière et de la chaleur du soleil, le sol imprégné

1. Voir 16 *Métamorphoses d'Ovide*, chap. 1, Au commencement du monde : Deucalion et Pyrrha, p. 13.

d'eau donnait naissance à toutes sortes d'animaux ; parmi eux, un serpent monstrueux, Python, dont le corps immense couvrait la montagne, plongeant les populations dans la terreur.

Heureusement le jeune dieu Apollon passait par là, tenant son arc à la main. Il ne s'en était jamais servi que pour chasser daims et chevreuils, mais aussitôt il le tendit et décocha au monstre tant de flèches qu'il en vida son carquois. La bête mourut, laissant couler un noir venin de ses blessures.

Pour célébrer cet exploit, le dieu créa les jeux Pythiens – du nom du serpent vaincu. Ils eurent lieu tous les quatre ans, à Delphes, et les jeunes gens vainqueurs aux concours de chants, aux épreuves de gymnastique ou aux courses de chars recevaient pour récompense une couronne de feuilles de chêne. Car le laurier n'existait pas encore en ce temps-là.

Un jour qu'Apollon se remémorait sa lutte contre Python et sa victoire, il aperçut Cupidon, le petit dieu de l'amour, en train de courber son arc pour y fixer la corde.

« Tu m'as l'air bien occupé, cher enfant ! s'écria Apollon d'un ton moqueur. Pourquoi ne laisses-tu pas cette arme aux vrais héros comme moi ? Capables de blesser un ennemi, un fauve, un animal gigantesque tel que le serpent Python, dont j'ai débarrassé la terre !... Contente-toi donc de poursuivre les amoureux de la lueur de ta torche !

— Que tes flèches atteignent leur but, je n'en doute pas, répondit Cupidon. Mais moi, j'ai d'autres intentions et c'est toi que j'atteindrai ! »

Sur ces paroles, le petit dieu s'envola à tire-d'aile jusqu'au sommet du mont Parnasse. Là, il tira de son carquois deux flèches : la première en métal, avec une pointe aiguë, faisait naître un amour fou ; la seconde, aussi molle qu'un roseau émoussé du bout, rendait insensible à l'amour.

Cupidon visa soigneusement et, de la première flèche, blessa Apollon, traversant les os jusqu'à la moelle. La seconde flèche atteignit Daphné, la nymphe fille du fleuve Pénée.

Daphné vivait dans les forêts, passant son temps à chasser et ne se souciant pas de l'amour. Parfois son père lui disait : « Quand me donneras-tu un gendre ? Quand aurai-je, grâce à toi, des petits-enfants ? » Daphné rougissait et se pendait au cou de son père. « Je veux rester telle que je suis ! Père chéri, accorde-moi la permission de ne jamais me marier. Jupiter l'a bien permis à Diane, la déesse chasseresse. »

Le fleuve Pénée accepta. Mais la beauté de la nymphe était si éclatante qu'aucun homme ne pouvait y être indifférent – à plus forte raison un dieu.

Dès qu'il la voit, Apollon ne pense plus qu'à s'unir à elle. Il contemple avec ravissement ses cheveux retenus par un simple bandeau, ses yeux brillants,

ses bras à demi nus. Elle s'enfuit, plus rapide que le vent, et n'écoute pas ce que lui dit le dieu.

« Daphné, fille du Pénéée, arrête-toi ! Je t'en prie, reste ! Je ne suis pas ton ennemi, c'est l'amour qui me lance à ta poursuite, malheureux que je suis ! Fais attention, les ronces vont t'égratigner les jambes, le chemin que tu prends est dangereux ! Je ne voudrais pas être la cause d'un accident. Ne me fuis pas, je t'en supplie ! Apprends à me connaître. Je ne suis ni un paysan grossier, ni un berger de bœufs et de moutons. C'est moi qu'on honore à Delphes, sur la côte d'Ionie, en Lycie. Jupiter est mon père. Je suis capable de dévoiler le passé et l'avenir et, grâce à moi, les poètes accompagnent leurs vers du chant de la lyre. J'ai découvert la médecine et toutes les vertus des plantes. Hélas ! à quoi me sert cette science ? Aucune plante ne peut me guérir ! »

Mais Daphné ne l'écoute plus et court, court à perdre haleine. Le vent de la course plaque ses vêtements contre son corps, rebrousse ses cheveux : elle paraît plus belle encore et le jeune dieu la poursuit et bientôt la rattrape, frôle son dos et souffle sur sa nuque. La nymphe pâlit ; elle succombe à la fatigue. Elle tourne les yeux vers les eaux du Pénéée, qu'elle côtoie.

« Mon père, s'il est vrai que vous autres, fleuves, exercez un pouvoir divin, fais-moi perdre mon apparence ! Que je puisse cesser de plaire ! »

À peine a-t-elle achevé sa prière qu'elle sent ses membres s'alourdir. Une mince écorce enveloppe sa poitrine, ses cheveux deviennent des feuilles, ses bras, des branches, ses pieds, qui étaient si rapides, s'enracinent dans la terre et l'on aperçoit son visage, entre deux rameaux, au sommet de l'arbre. Et pourtant, telle qu'elle est, Apollon l'aime encore.

Il entoure de ses bras le jeune tronc, le couvre de baisers et lui parle : « Puisque tu ne peux être ma femme, tu seras désormais mon arbre : le laurier. Je te prendrai pour orner ma chevelure, ma lyre, mon carquois. Tu décoreras le front des généraux romains lorsqu'ils défileront en triomphe dans les rues de la ville. Tu te tiendras à l'entrée du palais impérial, de chaque côté du grand chêne, et de même que moi, Apollon, j'aurai toujours au fil des ans mon visage de jeunesse, couronné de cheveux bruns, de même, en toute saison, tu garderas ton feuillage au vert éclatant. »

À ces mots le laurier incline doucement ses branches, comme pour approuver la promesse du dieu.

(Livre I)

